

La Birmanie de George Orwell

Par Joëlle Kuntz

George Orwell, l'inventeur de Big Brother, a trouvé son inspiration dans la Birmanie britannique où il fut policier de Sa Majesté. Ce pays, affirme une chercheuse, lui aurait appris l'absolu de la noirceur, tout ce que des hommes peuvent faire subir à d'autres pour garder le pouvoir.

Aung San Suu Kyi a été libérée de l'assignation à résidence qui, selon la novlangue en vigueur en Birmanie, «protégeait» sa personne des risques de violence. Porte-drapeau du mouvement démocratique, Aung San Suu Kyi avait été condamnée aux arrêts domiciliaires une première fois en 1989, jusqu'en 1995, puis de nouveau en 2000, jusqu'en 2002, et encore une fois en 2003, jusqu'à cette semaine.

La junte militaire au pouvoir, reconfirmée cette année par des élections parfaitement formatées pour son succès, croit possible de donner satisfaction aux réclamations internationales sans risque majeur pour sa pérennité. Elle est des plus expertes dans l'art de la manipulation politique et des moins scrupuleuses dans l'exercice de la violence.

Depuis le coup d'Etat militaire de 1962 et la dictature du général Ne Win, le despotisme birman semble tirer ses méthodes des manuels du totalitarisme en usage dans les romans de George Orwell, 1984 ou La Ferme des animaux: «Le pouvoir, c'est réduire l'esprit humain en pièces que l'on remet ensuite ensemble en leur donnant la forme de son choix.»

George Orwell connaissait bien la Birmanie, où il a fait ses classes politiques comme officier de police de l'Empire britannique, entre 1922 et 1927. Il a relaté son expérience dans un de ses premiers livres, Une Histoire birmane, publié en 1934 aux Etats-Unis. Il avait demandé cette affectation peu sollicitée par les jeunes aspirants de l'époque en expliquant que sa grand-mère avait passé quarante ans en Birmanie. Une curiosité l'y attirait, de même, semble-t-il, qu'un poème de Kipling, Mandalay, où il était question de l'amour qu'une jeune Birmane porte à un soldat britannique, l'implorant de revenir auprès d'elle.

«Il faudrait être un snob ou un menteur, écrira-t-il plus tard, pour ne pas éprouver au moins quelque plaisir à la lecture de ces beaux vers classiques de Kipling.» Aung San Suu Kyi elle-même est, dit-on, une admiratrice de Kipling. Son fils s'appelle Kim comme le héros du roman et elle cite dans ses discours un passage du poème «Si»: «Si tu peux voir détruit l'ouvrage de ta vie, et sans dire un seul mot te mettre à rebâtir...»

Orwell s'est trouvé en Birmanie au pire moment de la confrontation anglo-birmane, quand l'empire entendait mater toute révolte. Quand, en même temps, une vague de criminalité sans précédent s'était emparée de la société. Pour le jeune Anglais bercé au récit de l'exotisme et de la splendeur coloniale, le choc a été rude. C'est dans ses fonctions de policier de Sa Majesté qu'il a développé sa compréhension du crime et de l'oppression, ainsi que son aptitude à les décrire, prétend Emma Larkin, une historienne qui a suivi ses traces dans la Birmanie d'aujourd'hui*. La Birmanie serait selon elle le lieu de naissance de Big Brother, dans une filiation qui irait de la politique coloniale britannique de déshumanisation par le racisme, le mépris et l'installation de la peur, jusqu'au triomphe du projet de domination qui est celui des militaires d'aujourd'hui. Orwell, affirme Emma Larkin, est resté toute sa vie obsédé par la Birmanie. Peu avant sa mort, en 1950, il avait ébauché le projet d'un court roman relatant les changements irrémédiables survenus chez un jeune Britannique après des années dans la jungle tropicale humide de la Birmanie coloniale. Des comptes restaient à régler, qui ne le furent jamais.

La Birmanie, pendant ce temps-là, était devenue indépendante. En 1941, les «Trente camarades» avaient formé une armée qui avait combattu du côté des Japonais contre les colonialistes britanniques. Révoltés contre la brutalité japonaise, ils avaient changé de camp et rejoint les Alliés en 1945. Le plus populaire d'entre eux, Aung San, avait négocié l'indépendance avec l'Empire. En 1947, des rivaux l'avaient assassiné. Il était père d'une fillette de 2 ans, Aung San Suu Kyi. Il est toujours considéré aujourd'hui dans le peuple comme le père de la nation.

Pendant les vingt années de la dictature badigeonnée socialiste du général Ne Win (1962-1988), l'armée birmane a gardé Aung San comme héros et martyr, source d'inspiration et guide. (Staline n'a jamais pu effacer Lénine.) Mais quand sa fille est revenue, lors des émeutes de 1988, pour former un parti d'opposition qui allait immédiatement devenir la source d'inspiration et le guide du peuple, les militaires ont procédé avec l'histoire comme ils allaient ensuite procéder avec les noms et les chiffres: la changer à leur guise, voire la supprimer. Aung San a été évincé de son rôle historique, son nom a disparu des discours officiels, des billets de banque et des références du régime. Malgré ces efforts, note pourtant Emma Larkin, le père et la fille ont réussi à échapper à la «vaporisation» par Big Brother.

Une classe dirigeante peut perdre le pouvoir de quatre façons, dit Orwell dans 1984: par l'extérieur, par

l'incompétence, par l'apparition de rivaux, ou par fatigue. Si elle peut se prémunir contre tous ces dangers, elle peut conserver le pouvoir «indéfiniment».

Toutes les histoires d'Orwell finissent mal. La Birmanie lui a appris l'absolu de la noirceur.

*Emma Larkin, A mots couverts.

En Birmanie sur les traces de George Orwell, Olizane, 2007.